

Laurent MUCCHIELLI, *Mythes et histoire des sciences
humaines*

Paris, Éd. La Découverte, coll. Recherches, 2004, 343 p.

Bruno Ollivier



Édition électronique

URL : <http://journals.openedition.org/questionsdecommunication/6013>

DOI : [10.4000/questionsdecommunication.6013](https://doi.org/10.4000/questionsdecommunication.6013)

ISSN : 2259-8901

Éditeur

Presses universitaires de Lorraine

Édition imprimée

Date de publication : 1 décembre 2004

Pagination : 392-394

ISBN : 978-2-86480-848-0

ISSN : 1633-5961

Référence électronique

Bruno Ollivier, « Laurent MUCCHIELLI, *Mythes et histoire des sciences humaines* », *Questions de communication* [En ligne], 6 | 2004, mis en ligne le 25 mai 2012, consulté le 22 septembre 2020. URL : <http://journals.openedition.org/questionsdecommunication/6013> ; DOI : <https://doi.org/10.4000/questionsdecommunication.6013>

actualisé. Ce qui en soi est déjà utile et très enrichissant. Le sous-titre *Mondialisation et nouvelles technologies*, sorte de coup de chapeau à l'actualité et à la mode, constitue un utile prolongement au saisissant tableau dressé par l'auteur. Mondial, le marché de l'art l'était déjà depuis près de cinquante ans. Et les nouvelles technologies ne l'ont au mieux qu'accompagné en contribuant à son fonctionnement. Ni les grandes biennales ou les foires internationales, ni l'emploi à des fins plastiques de la vidéo, ni les enchères par l'internet ne sont parvenus à remodeler le marché de l'art. Toutefois, un chapitre est réellement original : celui consacré à la « sauvegarde de la rareté ». La photographie, la vidéo, l'art sur l'internet sont par définition multipliables à l'infini tout en préservant les qualités de l'œuvre unique originale. Comment garantir et l'aura de l'œuvre unique et la rareté qui, seule, justifiait du coût élevé ? L'estampe et la photographie ont depuis longtemps montré la voie en édifiant les règles de l'édition originale, en série limitée et numérotée, tandis que l'art conceptuel imposait le certificat signé du créateur et donnant l'autorisation à un régisseur d'actualiser la pièce ou l'installation conçue par son créateur.

Ce petit *opus* se lit avec une réelle facilité et ce, en dépit des multiples emprunts, non seulement à la sociologie et à l'économie, mais aussi au jargon de l'art contemporain. Pour aider le lecteur, un glossaire d'une quarantaine d'entrées est disponible en fin de volume. Environ un tiers d'entre elles sont consacrées aux termes économiques. Les autres correspondent à la langue de spécialité de l'art contemporain et, en particulier, des grands courants de création. La relative simplicité ne doit pas cacher l'ambition du propos ni son originalité. Le format et la collection dans lesquelles le précédent livre avait été publié explique pourquoi l'ouvrage ressemble à un manuel avec des affirmations quelque peu dogmatiques, une absence de présentation des méthodes permettant de dresser ce tableau et aucune discussion concernant les auteurs cités qui sont plus nombreux qu'il n'y paraît à consulter les rares notes de bas de

page. Derrière des affirmations parfois péremptoires et faussement simplificatrices, se cache une réelle connaissance des travaux les plus récents et de la littérature sur l'art contemporain. Sans prendre grand risque, on peut pronostiquer que ce *Marché de l'art* est destiné à devenir un irremplaçable classique et qu'il le mérite amplement.

Daniel Jacobi

LCC, université d'Avignon
et des pays du Vaucluse
daniel.jacobi@univ-avignon.fr

Laurent MUCCHIELLI, *Mythes et histoire des sciences humaines.*

Paris, Éd. La Découverte,
coll. Recherches, 2004, 343 p.

Avant tout, il convient de dire ce qu'est et ce que n'est pas ce livre, c'est-à-dire d'explicitier son titre. Laurent Mucchielli, sociologue, est déjà l'auteur – entre autres productions – d'un ouvrage rétrospectif sur sa discipline (L. Mucchielli, M. Borlandi, dirs, *La sociologie et ses méthodes. Les règles de Durkheim un siècle après*, Paris, Éd. L'Harmattan, 1995) et de deux ouvrages d'histoire des sciences (*Histoire de la Criminologie française*, Paris, Éd. L'Harmattan, 1994 ; *La découverte du social. Histoire de la sociologie en France : 1870-1914*, Paris, Éd. La Découverte, 1998). Ce qu'il entend par sciences humaines doit être clairement circonscrit : ici, il s'agit fondamentalement de la sociologie (allemande et française), de ses liens avec l'anthropologie raciale au moment de l'affaire Dreyfus, la psychologie entre 1890 et 1940, et d'une étude sur la naissance de la « nouvelle histoire ».

On comprendra donc qu'on ne se trouve en face ni d'un traité, ni d'un ouvrage de synthèse sur l'ensemble des sciences humaines et les relations entre l'histoire de celles-ci et les mythes qu'elles se donnent comme fondateurs, mais d'un recueil de travaux publiés depuis une dizaine d'années et rassemblés pour l'occasion. On n'y cherchera d'éléments ni sur la linguistique, ni sur la sémiotique, ni sur les sciences de l'information et de la communication (SIC), comme une lecture extensive du titre pourrait le laisser attendre.

Dans son introduction, l'auteur pose clairement la distinction à opérer, pour une discipline, entre son histoire et sa construction mythique, ajoutant à ces deux perspectives celle de « mémoire collective », empruntée à Maurice Halbwachs, cette « organisation du passé destinée à donner du sens à l'état de choses présent » (p. 6). Si la massification actuelle de l'université favorise le recours aux seuls « grands auteurs » ainsi qu'à une simplification de l'histoire des sciences et de ses enjeux, le propos de cet ouvrage est au contraire de « replacer les textes dans leur contexte de production dans une vision historiciste ». Disons d'entrée que l'appareil critique et les nombreuses références permettent au lecteur de se plonger dans les détails des controverses scientifiques de l'époque, et d'en saisir les enjeux.

Ainsi le premier chapitre est-il consacré à Émile Durkheim, à ses méthodes de travail, aux idées qu'il défendait et à leur réception. Dans un second temps, c'est à ce qu'il nomme la manipulation de la mémoire de la discipline (sociologique) par les acteurs du présent que s'attache l'auteur. Selon lui, l'état actuel des connaissances ne permet pas de comparer les travaux de l'un des pionniers de la sociologie française à ce que d'autres disciplines ont produit à l'époque sur les mêmes sujets. Mais on constate une tendance générale à lire l'œuvre de ce dernier à partir des seules préoccupations disciplinaires du temps présent, tendance contre laquelle Laurent Mucchielli s'insurge.

L'opposition entre Max Weber et Émile Durkheim est une construction « présentiste ». Ainsi encore, le retour sur le devant de la scène à partir des années 1964-1967 d'Émile Durkheim, présenté comme père fondateur de la sociologie, masque-t-il une faiblesse profonde dans l'historiographie, dès lors que cet auteur est considéré, de manière hagiographique, comme un point de départ, non précisément situé dans l'histoire des sciences. Le mythe, dominant et simplificateur, contrecarre l'histoire et à la

connaissance de la réalité. Pourtant, le sociologue autant que l'historien auraient intérêt à comprendre « comment s'est constitué le métier » de sociologue.

Dans un second texte (pp. 45-72), c'est à une « tardomania » actuelle que l'auteur s'en prend. Récemment réédité, Gabriel Tarde fait l'objet de lectures modernes auxquelles on aura compris que l'auteur veut opposer une contextualisation de la production des écrits. La première est celle du criminologue Jean Pinatel (1913-1999) qui contribue à instituer Gabriel Tarde en adversaire d'Émile Durkheim. La seconde est celle de Raymond Boudon qui en fait le précurseur d'un paradigme individualiste, opposé aux logiques collectives. Dans la lignée d'une « hagiographie tardienne » (p. 53), Bruno Latour et Gilles Deleuze vont en faire un précurseur de la sociologie des réseaux pour le premier, et le « théoricien des échanges individuels des flux et des désirs » pour le second. Réfutant ces lectures, Laurent Mucchielli décrit l'œuvre de Gabriel Tarde comme « une enveloppe sans substance » et propose une relecture contextualisée de sa polémique avec Émile Durkheim.

Entre 1870 et 1940, le conflit entre la sociologie allemande et la sociologie française est un autre mythe, imputable à Raymond Aron et Raymond Boudon. Laurent Mucchielli revient sur les rôles de Georg Simmel, Maurice Halbwachs, Max Weber et Célestin Bouglé, pour insister sur l'hétérogénéité fondamentale des objets scientifiques construits alors et des débats scientifiques actuels. Là encore, l'ignorance de l'histoire conduit les sociologues d'aujourd'hui à mal poser les débats de notre époque. Relevons que la naissance de la « nouvelle histoire » (chap. 4) et celle de la « psychologie collective » (chap. 5) font l'objet de deux monographies détaillées, renvoyant à une documentation fouillée qui éclaire les débats de l'époque.

Dans une seconde partie intitulée « La science dans son contexte », sont regroupés trois textes dont l'homogénéité

n'est pas évidente. Le premier retrace l'opposition d'Émile Durkheim aux thèses racialistes de l'anthropologie durant l'affaire Dreyfus. Le deuxième explore la création, à travers les réseaux de revues, de normaliens et d'associations scientifiques de la « psychologie universitaire ». Le troisième traite de la « révélation » qui a marqué l'auteur de la division du travail social.

Pour un historien des sciences, particulièrement de la sociologie, ou un historien de l'université aux XIX^e et XX^e siècles, l'intérêt de l'ouvrage tient aux références innombrables, à l'*index nominum*, au point de vue historiciste et à la recontextualisation des débats scientifiques. À condition qu'il accepte de se départir d'une vulgate que l'auteur combat ici, celle des mythes – y compris fondateurs –, celle de l'histoire réécrite en fonction d'enjeux présents et celle de la pensée toute faite, le sociologue pourra accéder à la connaissance d'un certain nombre de faits qui ont conditionné la constitution de la mémoire collective de sa discipline. Finalement, à défaut de lire un ouvrage général sur les mythes et l'histoire des sciences humaines, le chercheur fait l'expérience d'un point de vue scientifique fort sur le mouvement des idées, la création d'une discipline, en termes de techniques de travail, d'hypothèses scientifiques et de réception des travaux, les échanges intellectuels entre disciplines diverses, les controverses et la mythification de l'histoire à laquelle une discipline, pour être enseignée, se plie. Si des sciences sociales, l'une des plus proches des sciences de l'information et de la communication se trouve souvent être la sociologie, on trouvera ici confirmation, si besoin en est, du fait qu'il n'existe point de discipline pure, linéaire, homogène, sinon dans la perspective d'une mythologie hagiographique appuyée sur l'ignorance de la réalité historique.

Aux membres de la communauté des SIC qui vivent dans le regret d'une telle discipline et nourrissent un complexe d'infériorité face à des sciences supposées plus sérieuses, on ne peut que conseiller la

lecture d'un tel ouvrage. Ils comprendront qu'une discipline n'est qu'une suite de combats, marqués par des hypothèses opposées, des tendances, des groupes, réseaux et chapelles, des revues concurrentes. Et que seule une lecture « présentiste », de type prêt-à-penser, peut faire croire à un fondateur unique, à un développement linéaire et harmonieux bâti sur des acquis indiscutables et systématiquement engrangés de manière cumulative depuis la naissance supposée d'une telle discipline. Pour finir, précisons que le tout est rédigé dans un style aisé dont l'érudition n'est jamais lourde et qui est appuyée sur une documentation ample et référencée. Donc, une lecture conseillée aux contempteurs de ce qu'ils nomment des disciplines impures (il en est dans le champ des SIC), à ceux qui souhaitent connaître le dessous (historique) de débats qui agitent la sociologie, et à tout lecteur curieux de l'histoire des sciences sociales.

Bruno Ollivier

CNRS UPR 36, GEREC-F,
université des Antilles et de la Guyane
bruno.ollivier@martinique.univ-ag.fr

**Gérard NAUROY, Pierre HALEN,
Anne SPICA, eds, *Le désert, un espace paradoxal.***

Bern, P. Lang, coll. Recherches en
littératures et spiritualité, 2003, 592 p.

Ce n'est pas le moindre des paradoxes que d'affronter le désert par les mots, écrit Alain Cullière dans l'avant-propos de cet ouvrage qui rassemble trente-quatre contributions pluridisciplinaires déployées sur un vaste champ chronologique, du premier siècle de notre ère jusqu'aux ultimes confins du XX^e siècle, dans une double perspective, lien entre écriture et morale d'une part, le désert saisi comme espace paradoxal de l'autre. Dans son introduction, Gérard Nauroy note que le désert est un motif en harmonie avec notre époque, qui n'a jamais cessé de fasciner et d'attirer l'homme en quête d'absolu. Mais il ajoute que derrière le moine apparaît souvent le colonisateur, le conquérant d'empire, de Jules César au maréchal Bugeaud, pour ne pas évoquer de récentes expéditions non moins ambiguës